



CHRIS BOHJALIAN

Auteur best-seller du *New York Times*

Filles du désert

ROMAN

“Un texte éblouissant, effrayant
et inoubliable” *Publishers Weekly*


CHARLESTON

« Peu d'écrivains savent mener une intrigue avec autant de force et d'élégance que Bohjalian. »

The New York Times Book Review

Alep (Syrie), 1915.

Elizabeth Endicott, une jeune Américaine, arrive en Syrie durant le génocide arménien. Elle se lie d'amitié avec Armen, un ingénieur arménien qui a perdu sa femme et sa fille. Mais très vite, Armen quitte Alep pour s'engager dans l'armée anglaise. Il entame alors une correspondance avec Elizabeth et comprend qu'il est tombé amoureux de la riche Américaine, si différente de la femme qu'il a perdue.

Bronxville, banlieue de New York, 2012.

Laura Petrosian, romancière, n'a jamais accordé beaucoup d'importance à ses origines arméniennes. Jusqu'au jour où une amie l'appelle : elle croit avoir reconnu la grand-mère de Laura sur une photo tirée d'une exposition au musée de Boston. Laura entreprend alors un voyage à travers son histoire familiale et découvre un terrible secret enfoui depuis des générations.

Une histoire d'amour et de perte envoûtante

Chris Bohjalian est l'auteur de quinze romans encensés par la critique. Ses œuvres sont traduites dans vingt-cinq pays et trois de ses romans ont été adaptés au cinéma. *Filles du désert*, qui s'inspire de son héritage arménien, est son roman le plus personnel.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mathieu Bathol

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-157-3



Texte intégral


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

« Dans son dernier roman, l'excellent Chris Bohjalian s'intéresse à la manière dont notre histoire familiale façonne, consciemment et inconsciemment, notre existence. *Filles du désert* est habile, dense, enrichissant et captivant. Ce livre m'a bouleversé. »

— WALLY LAMB, auteur de *Le Chagrin et la Grâce*

« Chris Bohjalian est très à son aise dans cette poignante histoire d'amour en temps de guerre. Je suis tombée sous le charme dès la première page. Bravo ! »

— PAULA McLAIN, auteur de *Madame Hemingway*

« Bohjalian dresse le portrait convaincant d'individus raisonnables et profondément humains en situation de stress intense [...] Il ne sous-estime jamais le prix émotionnel que ses personnages doivent payer pour leurs actes. »

— *San Francisco Chronicle*

« Les fans de Bohjalian [...] savent qu'ils doivent s'attendre à tout. Grâce à sa créativité et à son ingéniosité, il surprend généralement ses lecteurs avec un rebondissement final totalement inattendu. »

— *USA Today*

« Peu d'écrivains savent mener une intrigue avec autant de force et d'élégance que Bohjalian. »

— *The New York Times Book Review*

FILLES
DU DÉSERT

Chris Bohjalian

FILLES
DU DÉSERT

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mathieu Bathol


CHARLESTON

© Titre original : *The Sandcastle Girls*

© Chris Bohjalian, 2012

Tous droits réservés.

Ce roman est une fiction. Les noms, personnages, lieux et situations sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Texte précédemment publié en français sous le titre *La Femme des dunes* (Charleston, 2014).

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-157-3

Traduction : Mathieu Bathol

Correction : Jacqueline Rouzet

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook : www.facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter @Lilly-Charleston.

*À la mémoire de ma belle-mère,
Sondra Blewer, 1931-2011,
et de mon père,
Aram Bohjalian, 1928-2011.
Sondra m'a incité à écrire ce roman,
et mon père l'a en partie inspiré.*

*« Nous avons immortalisé notre besoin hérétique
de voir l'horreur du passé
à travers un objectif grand-angle. »*

*« Tu as demandé : S'il n'y a personne
pour écouter l'histoire, que reste-t-il ?
Le plafond éventré aux nuances dignes
du pinceau de Duccio ? »*

PETER BALAKIAN,
« Sarajevo », tiré de son recueil *Ziggurat*

PROLOGUE

Quand mon frère jumeau et moi étions enfants, notre grand-père avait l'habitude de nous prendre à tour de rôle sur ses genoux. Il pinçait alors les bourrelets qui nous ceinturaient la taille et nous faisait sauter en murmurant affectueusement : « Gros bidon, gros bidon, gros bidon. » Chez nos grands-parents, mon frère était souvent affublé d'un pull blanc à col roulé et de knickers en velours rouge. Ma mère l'habillait ainsi car, d'après elle, c'étaient ces vêtements qui lui donnaient le plus l'air anglais – et il devait avoir l'air anglais, puisqu'elle voulait lui faire chanter « *I'm Henry the VIII, I Am* » du groupe pop britannique Herman's Hermits. Cette chanson avait eu du succès quatre ans plus tôt, en 1965, année où elle nous avait mis au monde. Et elle en était arrivée à la considérer, de façon œdi-

pienne et quelque peu troublante, comme leur chanson.

Eh oui, un gros gamin avec des knickers en velours rouge qui chantait Herman's Hermits avec un mauvais accent anglais. Comment est-il possible qu'il ne se soit jamais fait tabasser ?

J'étais pour ma part censée interpréter « *Both Sides Now* » de Judy Collins. Cette chanson était légèrement plus actuelle – son succès remontait à l'année précédente –, mais guère plus appropriée. J'avais quatre ans et ne savais rien des illusions de l'amour. Mais en dépit du sang arménien qui coulait dans mes veines, j'avais des mèches blondes recourbées en accroche-cœur et ma mère faisait une fixation sur les paroles : « *Bows and flows of angel hair* »... Je portais alors une minijupe bleue et des bottes blanches vernies. Personne ne m'aurait frappée, mais j'ignore par quel miracle les services sociaux n'ont jamais dit à ma mère qu'elle habillait sa fille comme une racoleuse de quatre ans.

Mon grand-père – tout comme ma grand-mère, mais pour des raisons différentes – était totalement imperméable au rock'n'roll, et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il pensait de l'accoutrement de ses petits-enfants pour l'émission « *American Bandstand* ». De plus, si l'année 1969 devait avoir une bande-son, elle se serait inspirée de Woodstock, et non de Herman's Hermits ou de Judy Collins. Pourtant, cette année-là, en dehors du traumatisant refrain de mon frère – « *Everyone was an He-ne-ry (He-ne-ry !)* » –, je ne me souviens pas avoir entendu chez mes grands-parents une autre mélodie que celle de l'oud. Mon grand-père en jouait pour interpréter des chansons

traditionnelles arméniennes ou accompagner frénétiquement ma tante dans sa danse du ventre. La raison pour laquelle elle dansait m'échappe encore. Les Arméniennes ne s'adonnaient à la danse orientale que lorsqu'elles étaient envoyées dans le harem d'un cheikh, le choix se limitant alors à mourir dans le désert ou à accepter les tatouages et apprendre à se déhancher. Croyez-moi, vous ne verrez jamais aucune Arménienne faire la danse du ventre sur un plateau de télévision.

Quoi qu'il en soit, la danse orientale – ainsi que l'affection de mon grand-père pour ses petits-enfants potelés – suggère que leur maison était un havre de joie et de bonne humeur. C'était vrai la plupart du temps. Mais il y régnait aussi souvent une atmosphère imprégnée de tristesse, de mystère et de mélancolie. J'avais beau être enfant, je percevais un chagrin latent à chacune de mes visites. L'évocation de la danse du ventre vous donne peut-être une image exotique de mon enfance. Mais elle ne l'était pas. J'ai grandi dans un environnement plutôt ordinaire, que ce soit dans une banlieue chic de Manhattan ou à Miami. La maison de mes grands-parents était différente. Jusqu'à ses quarante ans, ma tante dansait vraiment et il y avait des narguilés (qui à ma connaissance ne servaient plus), des tapis d'Orient et d'épais livres en cuir aux pages couvertes d'un alphabet que j'étais incapable de déchiffrer. L'arôme envoûtant de l'agneau et de la menthe planait toujours dans la maison car mon grand-père tenait à ses côtelettes, même pour le petit déjeuner : des côtelettes d'agneau et un énorme bol de Frosties et de Rice Krispies avec du yaourt à la place du

lait. Il adorait les céréales américaines, une bizarrerie culinaire que ma grand-mère acceptait car cela lui facilitait la vie. Après avoir fait sauter la côtelette matinale, elle qualifiait le petit déjeuner de mon grand-père de « repas de roi ». Très tôt dans mon esprit, tout ce qui contenait de l'agneau était un « repas de roi ».

Toutefois, même s'ils débutaient leur journée par un grand bol de céréales, l'ambiance chez eux restait très traditionnelle. Mon grand-père, comme beaucoup d'immigrés du début du vingtième siècle, n'a jamais tout à fait saisi l'art de la décontraction à l'américaine. Il était l'exact opposé de ses beaux-parents presbytériens de Boston (à l'origine de mes cheveux blonds). Jusqu'à ce qu'il devienne un vieillard grabataire dont la garde-robe s'était réduite à un pyjama et une robe de chambre écossaise, je ne l'avais jamais vu porter autre chose qu'une chemise, un gilet et une cravate. Il enlevait parfois son veston pour jouer de son cher oud, tailler les haies ou nettoyer le brûleur à mazout au sous-sol, mais il portait invariablement une chemise blanche. Il n'a jamais possédé un seul pull à col en V. Quand je parcours les vieux albums de famille, je constate que mes souvenirs ne me font pas défaut : il est en costume sur presque toutes les photos. Il y a même une série de clichés de lui en vacances dans un bungalow au bord d'un lac, dans le nord de l'État de New York : il est assis, les jambes étendues dans l'herbe haute, adossé contre une table de pique-nique et il porte un complet gris rayé. Sur l'une des photos, on le voit avec d'autres Arméniens en costume noir et gris réunis autour de la table en bois où s'amoncellent

des étuis à violon et à oud. Ils ont l'air de gangsters en cavale au temps de la Prohibition.

Et il est curieux de constater que même en 1928, tandis qu'il construisait son élégante maison en brique à la périphérie de New York (maison qui était sans doute ma préférée parmi toutes celles de ma famille lorsque j'étais enfant), il était presque aussi chauve que le très vieil homme que j'ai connu à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. Jusqu'à ce que mon père évoque sa jeunesse, lors de ses funérailles en 1976, je croyais que l'homme que j'appelais grand-père avait toujours été âgé.

Ce soir-là, en rentrant à Bronxville après la réception qui avait suivi l'enterrement, mon père m'a raconté pour la première fois des fragments de la vie de mes grands-parents. Plus tard, ma grand-mère m'en dirait davantage. Ainsi, bien que cette histoire commence par un instant de 1969, elle aurait très bien pu démarrer en 1976. Ou, comme toutes les histoires arméniennes, plus d'un demi-siècle auparavant : en 1915. 1915 est l'année du massacre-dont-on-ne-sait-presque-rien. Son centenaire approche. Si vous n'êtes pas arménien, vous ne savez probablement pas grand-chose au sujet des déportations et du génocide : la mort d'un million et demi de civils. *Medz Yeghern*. La Grande Catastrophe. On l'enseigne peu à l'école et ce n'est pas le genre de littérature qu'on recherche avant de s'endormir. Néanmoins, pour comprendre mes grands-parents, quelques connaissances de base pourraient s'avérer utiles. (Imaginez un très gros livre à la couverture noire et jaune : *Le Génocide arménien pour les Nuls*. Ou

peut-être un documentaire pour la jeunesse.) Il y a plusieurs années, j'ai essayé d'écrire à ce sujet, sans jamais mentionner mes grands-parents. Ce texte n'existe que dans les archives de mon université, là où mes manuscrits sont conservés. Je n'ai jamais été satisfaite de ce livre et ne l'ai même jamais montré à mon éditeur. Mon mari est le seul à l'avoir lu, et il est arrivé exactement à la même conclusion que moi : c'était une catastrophe. Cela ne fonctionnait pas du tout. Le texte était trop froid, trop distant. J'aurais mieux fait, avait-il dit, de m'approprier sans vergogne l'histoire de mes grands-parents. Après tout, ils y étaient. Mon mari ne connaissait pas les détails de leur histoire à ce moment-là ; et moi non plus. Après avoir appris la vérité, des années plus tard, il changerait d'avis, considérant que je n'avais moralement pas le droit d'exploiter les horreurs qu'ils avaient vécues. Mais, entre-temps, c'était devenu pour moi une obsession. Rien n'aurait pu m'arrêter.

Je raconte donc à présent leur histoire, me concentrant une fois de plus sur un coin de la planète que la plupart d'entre nous ne sauraient situer sur une carte et un moment de l'histoire qui, aujourd'hui, est en grande partie oublié. J'ai commencé par imaginer les montagnes de Turquie orientale, et un village non loin d'une ville pittoresque bordée par un lac magnifique : Van. J'ai visualisé une plage des Dardanelles. Une maison mitoyenne dans le quartier de Back Bay, à Boston. Et, le plus souvent, j'ai vu Alep et le désert absolument impitoyable qui l'entoure. C'est conférer un caractère épique à l'histoire de ma famille, me direz-vous. Je ne devrais pro-

blement pas. Mais j'ai le sentiment qu'il en irait de même pour n'importe quelle famille en 1915 – une époque que nous voyons à travers le prisme de photos en noir et blanc ou de vidéos muettes, à l'image rayée et granuleuse, où les mouvements des individus sont curieusement saccadés. Pour être honnête, je ne considère pas ma saga familiale comme épique. Si je devais choisir un terme, j'opterais sans doute pour « romantique ». Ou, quand je regarde les photos de moi, enfant, en minijupe et de mon frère avec ses knickers en velours rouge dans un salon qui ressemble à l'annexe ottomane du Metropolitan Museum of Art, je parlerais même de comédie.

Mais qu'en était-il pour mes grands-parents en 1915 et 1916 ? Tout devait sembler très différent. Lorsqu'ils se sont rencontrés, ma grand-mère était littéralement en mission. Une jeune femme sans but, originaire de ce qui devait être l'une des familles les plus puritaines de Boston, soudain confrontée aux massacres, aux famines et aux maladies. Au moment d'accompagner son père dans cet enfer, elle avait un diplôme flambant neuf du Mount Holyoke College et avait appris les rudiments du métier d'infirmière. De plus, grâce aux bonnes âmes de l'association Friends of Armenia à Boston, elle parlait un peu le turc et connaissait quelques mots d'arménien.

Pendant ce temps, mon grand-père, après avoir enduré les massacres, les famines et les maladies, après avoir perdu la quasi-totalité de sa famille, allait finalement décider de combattre. Il allait s'engager dans une armée aux côtés d'hommes qui ne savaient pas grand-chose de l'Arménie et dont

les motivations pour venir à bout d'un empire à l'agonie n'avaient, pour la plupart, rien à voir avec la vengeance. Dans le monde de cet été 1915, mes grands-parents n'auraient absolument rien vu de romantique ni de comique. S'ils avaient dû choisir un terme pour qualifier ce qu'ils vivaient à cette époque-là, je suis convaincue qu'ils auraient tous les deux parlé de tragédie.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Elizabeth rajusta son foulard sur ses cheveux et son visage tandis qu'elle marchait avec précaution dans cette rue poussiéreuse d'Alep. Elle était accompagnée de son père et d'un homme énergique presque du même âge que lui, Ryan Donald Martin, le consul américain en poste ici. Les hommes firent un détour pour éviter la place au pied de la citadelle et pour ne pas croiser les déportés arrivés la veille au soir ; elle les verrait bien assez tôt. Malgré tout, elle avait peur d'être malade. L'odeur des excréments, de la chair en décomposition et la chaleur de juillet lui soulevaient encore plus le cœur que la traversée de l'Atlantique quelques semaines plus tôt. Elle se sentait moite. Ses jambes étaient molles. Elle s'accrocha au bras de son père pour ne pas perdre l'équilibre et il lui tapota doucement la main dans un vague geste de réconfort.

— Miss Endicott, souhaitez-vous faire une pause ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, dit le consul.

Elle le regarda. Il semblait quelque peu affolé. Ses yeux marron étaient écarquillés et de minces filets de sueur coulaient déjà de chaque côté de son visage. Il portait une veste de lin beige qu'elle imaginait infiniment plus confortable que le costume de laine gris de son père. Elle se passa la main sur le visage et sentit la moiteur de sa peau. Elle acquiesça ; elle avait besoin de faire une pause, bien qu'elle fût gênée de le reconnaître. Mais là n'était peut-être pas la question. Elle ne voyait pas où elle pourrait s'asseoir dans cette rue étroite et sordide. Ryan la prit alors rapidement par le bras et la conduisit à l'ombre, sur le seuil d'une habitation. Il balaya de sa main la petite marche qui menait à une porte en bois délabrée, fermée hermétiquement pour éviter à la chaleur matinale de pénétrer. Elle supposa que ceux qui vivaient ici ne lui en voudraient pas si elle s'asseyait. Ce qu'elle fit. Elle inspira profondément et lentement par la bouche, tout en observant les femmes avec leur foulard et leur longue et large robe – certaines dissimulaient tout leur corps à l'exception de leurs yeux derrière des burqas – et les hommes avec leurs blazers décorés, leurs pantalons amples et informes et leur fez en forme de pot de fleurs. Quelques-uns lui lancèrent un regard bienveillant en passant devant elle, d'autres la considérèrent avec un désir non dissimulé. On l'avait prévenue.

— Il y a une brise agréable aujourd'hui, dit Ryan avec enthousiasme – et tandis qu'elle profitait de l'air légèrement plus frais, l'odeur fétide de la place

lui parvint. Avant votre arrivée, la chaleur était proprement insupportable.

Elle ne pouvait imaginer plus forte chaleur. Ni ici ni ailleurs. Néanmoins, la veille au soir, elle avait trouvé leur appartement étonnamment confortable après les interminables semaines à bord d'un bateau, puis dans une voiture à cheval, et enfin dans deux trains uniquement équipés de banquettes en bois. Il y faisait chaud, mais elle avait passé près d'une demi-heure debout à sa fenêtre au milieu de la nuit, contemplant la majestueuse rangée de cyprès sur la colline par-delà la résidence américaine et le berceau d'arbres à l'intérieur des murs. Elle avait alors contemplé plus d'étoiles qu'elle n'en avait jamais vues à Boston, et la demi-lune lui avait semblé étrangement suspendue, tout proche de la terre.

Son père embrassa du regard les enfilades d'immeubles de deux étages couleur de sable qui décriaient une boucle en direction d'une ruelle. Il avait les bras croisés sur la poitrine et le visage grave. Soudain, il cambra le dos et se redressa légèrement. Suivant son regard, Ryan murmura juste assez fort pour qu'elle entende :

— Oh, bon sang, non. Pas encore.

Les deux hommes baissèrent les yeux vers elle, mais ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient absolument rien faire ; il n'existait aucun moyen de la protéger de la réalité. D'ailleurs, n'était-elle pas venue ici pour ça ? Ne s'était-elle pas portée volontaire pour faire partie de cette mission ? Pour rapporter en détail ce qu'elle verrait à leur association, Friends of Armenia, et travailler comme bénévole à l'hôpital ? Pour faire, en substance, tout ce qu'elle

pourrait pour aider ? Pourtant, les deux hommes transpiraient le malaise, et elle trouva curieux de les voir aussi embarrassés qu'écœurés. S'ils avaient été seuls ici, si elle était restée à la résidence américaine, son père et le consul n'éprouveraient à présent que de la rage. Aussi plaqua-t-elle la paume de sa main contre le mur de la maison, dont la pierre était étonnamment fraîche, et se leva-t-elle.

Une colonne de vieilles femmes chancelantes s'approchait dans la rue, et elle fut surprise de constater qu'elles étaient africaines. Elle se figea, pétrifiée. Elle repensa aux peintures et aux dessins des marchés aux esclaves du Sud des États-Unis dans les années 1840 et 1850, mais ces hommes et ces femmes n'étaient-ils pas toujours vêtus, ne serait-ce que de haillons ? Les femmes qu'elle apercevait étaient entièrement nues, des pieds jusqu'à leurs longs rideaux de cheveux noirs. Et ce furent ces cheveux, longs et raides quoique crasseux et incroyablement enchevêtrés, qui lui firent comprendre que ces femmes étaient blanches, ou du moins qu'elles l'avaient été. Et qu'elles étaient loin d'être vieilles. Beaucoup avaient peut-être son âge, vingt et un ans, ou même moins. Elles n'avaient plus de pudeur, cela ne comptait plus. Leur peau avait été noircie par les brûlures du soleil, tachée par la terre sur laquelle elles avaient dormi, et même pour certaines par des croûtes et des plaies béantes et suppurantes qui dégageaient une odeur pestilentielle, même à cette distance. Ces femmes avaient l'air d'animaux sauvages à l'agonie alors qu'elles avançaient en titubant, certaines se cramponnant aux murs des maisons en pierre pour ne pas tomber. Elle n'avait jamais vu

de personnes si maigres et se demanda comment leurs jambes décharnées pouvaient encore les porter. Leur poitrine se confondait avec leurs côtes. Les os de leurs hanches étaient saillants.

— Elizabeth, tu n'es pas obligée de regarder, dit son père.

Mais elle regardait. Elle ne pouvait détacher son regard de cette scène.

Une demi-douzaine de jeunes hommes dirigeait les femmes à travers la ville. Deux d'entre eux étaient à cheval et semblaient presque aussi faibles qu'elles. Les quatre autres marchaient à côté du groupe. Ils portaient tous des fusils en bandoulière. Eux non plus n'avaient pas l'air plus âgés qu'Elizabeth, et elle se rendit compte qu'en dépit des fines moustaches qu'ils arboraient pour ressembler à des hommes, les deux qui se trouvaient le plus près d'elle ne devaient pas avoir plus de quinze ou seize ans.

Juste avant que le groupe ne les atteigne, les gendarmes conduisirent les femmes dans l'étroite rue qui débouchait sur la place au-dessous de la citadelle, où elles rejoindraient les déportés arrivés la veille. Les hommes étaient irritables et fatigués. Ils frappaient les femmes quand elles se déplaçaient avec lenteur ou maladresse et les obligeaient à se relever en les tirant par les cheveux lorsqu'elles s'écroulaient. Elizabeth essaya de compter les femmes tandis qu'elles tournaient à droite et disparaissaient dans la ruelle, mais elle détournait instinctivement les yeux chaque fois que son regard croisait celui d'un de ces cadavres ambulants. Malgré tout, elle évalua leur nombre à cent vingt-cinq, au moins. Elle le dit à haute voix sans réfléchir.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Filles du désert
Chris Bohjalian



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S